

## Communication de Mademoiselle Paulette Choné



Séance du 20 janvier 2012



### L'identité européenne, une chimère? La réponse de Jean Barclay (1582-1621)

I. « Lorsque vous m'avez fait l'honneur de m'admettre dans votre Compagnie, je n'ai pu me faire d'illusions sur les motifs qui vous avaient engagés à me donner vos suffrages. Mon bagage scientifique, infiniment trop léger, n'était pas de nature à me permettre de prendre place à côté des écrivains et des savants distingués que l'Académie compte en son sein. »

Ces mots furent prononcés par Ernest Dubois, professeur à la Faculté de droit, lors de la séance publique de l'Académie de Stanislas, 23 mai 1872. Dans son discours, précieuse étude étayée par des documents de première main, l'orateur rendit hommage à l'un de ses plus illustres prédécesseurs, Guillaume ou William Barclay (1546-1608). Il était né en Ecosse en 1546, dans une famille noble du comté d'Aberdeenshire; le clan des Barclay, aujourd'hui encore, s'enorgueillit de son badge avec la fière devise *AVANCER OU MOURIR (AGIR OU MOURIR)*, de son tartan à carreaux jaunes et noirs, et de son site internet. Le jeune Barclay étudia à l'Université d'Aberdeen, mais il dut bientôt quitter l'Ecosse, dans la période d'instabilité politique qui suivit l'abdication de Marie Stuart. Il se rendit alors en France et rejoignit la meilleure faculté d'alors pour le droit romain, celle de Bourges. Au début du siècle, la princesse Marguerite d'Angoulême, sœur de François I<sup>er</sup>, y avait fait venir des professeurs de renom, tels que le Milanais André Alciat, qui y développait l'humanisme juridique. Lorsqu'arriva Guillaume Barclay, Bourges était célèbre pour son enseignement philologique et historique de la jurisprudence. Barclay étudia sous le juriste

Jacques Cujas, commença d'enseigner mais il n'y resta pas. En 1576, encouragé par son oncle le Jésuite écossais Edmund Hay, recteur du collège de Pont-à-Mousson, il s'installa en Lorraine. Personnalité ardente, brillant professeur, Barclay organisa l'enseignement du droit et joua un rôle de premier plan tant dans le rayonnement de la toute nouvelle Université du Pont, que comme conseiller d'Etat et maître des requêtes du duc Charles III, son fondateur. En 1579, il épousa une jeune fille de la noblesse lorraine, Anne de Malavillers. De cette union naquit Jean Barclay, le 28 janvier 1582.



1. Claude Mellan, *Jean Barclay*, d'après Daniel Dumonstier, 3<sup>e</sup> état. Burin, 1622. Coll. part.

Jean Barclay reçut une solide formation au collège des Jésuites puis à la faculté de droit, où son nom apparaît jusqu'en 1601, date à laquelle il s'éloigna, pour des raisons qui nous échappent. Les jésuites avaient-ils essayé avec trop d'insistance de faire entrer ce brillant sujet dans la Compagnie ? De toutes manières, les relations entre son père, Guillaume Barclay, et l'Université s'étaient beaucoup dégradées : chicaneries académiques ordinaires, querelles entre les jésuites et les juristes laïcs, désaccords doctrinaux. Le duc Charles III, en fin politique qu'il était, ne voulut pas soutenir son conseiller autant qu'il aurait pu. En 1603, se sentant désavoué par ses collègues et privé de son principal soutien, Guillaume Barclay quitta la Lorraine pour Paris, où il retrouva son fils, qui avait entre-temps voyagé en Italie et aux Pays-Bas. Le père et le fils gagnèrent Londres ensemble, pour saluer leur prince naturel, Jacques VI d'Écosse, qui venait d'accéder au trône d'Angleterre sous le nom de Jacques I<sup>er</sup>. Celui-ci était prêt à leur faire toutes sortes de caresses, mais y mit certaines conditions. Guillaume Barclay déclina l'offre de devenir membre de l'Église

anglicane; il rentra en France et ne tarda pas à se voir proposer une chaire de droit civil à l'Université d'Angers, où il enseigna jusqu'à sa mort survenue en 1608, quelques semaines après celle Charles III.

Il laissait deux ouvrages de la plus haute importance dans l'histoire de la théorie moderne de l'Etat, *De Regno et Regali Potestate...* (Paris, 1600) et *De Potestate Papae* (Londres, 1609). Dans le second, dont la publication posthume a été préparée par son fils, il soutenait vigoureusement les prérogatives royales contre les empiétements du pouvoir temporel des papes; dans le premier, il s'était élevé contre ceux qu'il nommait les « monarchomaques », un terme appelé à une grande fortune; les monarchomaques sont les auteurs aussi bien catholiques que protestants, qui à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, justifiaient et même préconisaient le tyrannicide, au nom du droit de résistance des peuples au pouvoir des princes. On sait quelle actualité l'assassinat d'Henri IV allait donner à cette doctrine.

René Taveneaux recommandait comme l'introduction la plus utile à l'histoire lorraine au tournant de 1600, l'étude de l'historien du droit Claude Collot, professeur à Alger puis à Nancy, sur *L'Ecole doctrinale de droit de Pont-à-Mousson. Pierre Grégoire de Toulouse et Guillaume Barclay* (1965). Dans la ligne de la théorie de la souveraineté de Jean Bodin, les juristes de Pont-à-Mousson mettaient en pleine lumière les éléments du droit divin contenus dans la doctrine traditionnelle, afin de fonder le pouvoir royal directement sur Dieu lui-même. Une république est une communauté de biens et de personnes qui a besoin d'une puissance souveraine pour assurer la conservation de la société politique, en vue de la justice, de la félicité et de la paix temporelle. L'accomplissement de cet idéal exige la pleine indépendance de la puissance politique à l'égard de la puissance ecclésiastique. Guillaume Barclay ne conçoit l'Etat qu'incarné dans un homme, le roi, faillible comme homme, mais tout-puissant sur le plan temporel, celui-ci étant rigoureusement séparé du spirituel. La monarchie est absolue puisque de droit divin, mais cette conception de la souveraineté est, souligne Collot, « très laïcisée, très politique, donc très moderne ». Cette théorie a été pensée en temps de guerre civile, au moment où Henri IV s'efforçait de refaire l'unité du Royaume; elle est due à un homme qui avait été forcé de quitter sa patrie à cause des luttes confessionnelles, qui avait vu la violence d'un réformateur, John Knox, s'exercer contre le souverain légitime, et qui avait exercé des fonctions de conseiller du prince. Guillaume Barclay est l'un des artisans de l'absolutisme à la française et l'un des grands penseurs de la *res publica* après Bodin.

Dans ses propres ouvrages, son fils Jean (ou John) résumera les positions de son père. Dans ses romans, comme dans le livre inclassable qui est le sujet

de la présente communication, il donnera à la théorie de son père sur la *res publica* une épaisseur sociale, nationale, et un sens européen. La philosophie politique dessine l'horizon de l'ouvrage singulier qui va nous occuper à présent.

II. Nous avons laissé Jean Barclay en 1603. Il vécut d'abord à Angers et à Paris, s'efforçant sans succès de s'introduire à la cour. 1605 est une année marquante : il se marie avec la fille d'un payeur aux armées du roi, Louise de Bonnaire, et il présente à Jacques I<sup>er</sup> *Euphormion*, un roman d'apprentissage en latin imité de Pétrone, sorte de biographie de son père, vivante et caustique, dans laquelle bien des contemporains pouvaient se reconnaître. La conspiration des Poudres, la même année, lui inspire un opuscule indigné, ce qui lui vaut d'être reçu à la cour comme gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, et lui procure un bon observatoire de la vie de cour. En 1607, il donne une suite à *Euphormion* et voyage en France et en Lorraine. Il rend visite à ses anciens maîtres à Pont-à-Mousson et il est reçu à la cour de Nancy. Il s'attache alors certainement à donner aux princes lorrains des preuves de loyalisme. Comme beaucoup de lettrés sans attaches, il lui fallait se ménager divers appuis. Jean Barclay était devenu en peu d'années un talentueux écrivain néo-latin, un moraliste habile à divertir ses lecteurs, un polémiste acerbe, qui défendait encore avec passion la cause de son père.

En 1614 paraît à Londres un autre ouvrage latin, *Icon animorum*, c'est-à-dire « tableau » ou « portrait » des esprits, des caractères, dédié à Louis XIII. A la cour d'Angleterre, Barclay ne trouvait peut-être pas les libéralités attendues, et sa position de catholique devenait inconfortable. Il est possible qu'il ait cherché à se ménager une protection plus avérée. Louis XIII était un adolescent, et le nouveau règne inspirait bien des espoirs aux lettrés attentifs à la chose publique. Le jeune souverain pouvait à bon droit paraître incarner l'idéal du monarque auquel Guillaume Barclay, au long de ses années mussipontaines, avait donné de solides bases juridiques. De fait, l'*Icon animorum* mérita plus tard de se trouver parmi les livres favoris de Richelieu, et à la fin du siècle parmi les lectures préférées de Leibniz.

Avant d'entrer dans la lecture de ce livre de chevet du philosophe et du cardinal-ministre, il faut achever d'évoquer la vie de son auteur. Il demeura jusqu'à la fin de 1615 en Angleterre. Là, il se lia d'amitié ou entama des échanges épistolaires avec les grands savants du temps, les philologues Casaubon et Scaliger, le frère Servite Paolo Sarpi, l'historien vénitien du concile de Trente. C'est à Londres qu'il rencontra le grand érudit d'Aix-en-Provence Peiresc, à qui allait le lier une amitié profonde et durable. A un peu plus de trente ans, Barclay était estimé dans la République des Lettres.

Médiocrement satisfait des avantages que lui concédait le roi d'Angleterre, Barclay quitta le service de Jacques I<sup>er</sup> pour se rendre à Rome à l'invitation du pape Paul V. Celui qui était à l'origine de cette faveur romaine était l'ambassadeur d'Espagne à Londres Diego Sarmiento de Acuña, comte de Gondomar, l'un des meilleurs diplomates du Siècle d'Or, grand lettré et homme de paix.

Mû par l'espoir de se trouver auprès du pape un généreux protecteur, Barclay se mit en route avec sa famille (il avait un fils et deux filles), passant par Paris, Marseille où il s'embarqua, Livourne et Florence, où il fut reçu par le grand-duc Cosme II. A Rome, le pape lui accorda une pension, le logement et une charge de rédacteur à la chancellerie. Lorsque Grégoire XV fut élu pape en 1621, il le nomma à son tour son camérier. Barclay se rapprocha des milieux littéraires et savants francophiles de la Ville Eternelle, en particulier de l'entourage du cardinal Maffeo Barberini, futur Urbain VIII. Il vivait non loin de la basilique Saint-Pierre, dans une maison du Borgo, menant une vie assez retirée, s'occupant de botanique et cultivant des plantes rares, surtout des tulipes dont la vogue était alors toute nouvelle. Il mourut prématurément, le 12 avril 1621, âgé de trente-neuf ans. Ses années romaines avaient été accaparées par l'écriture de son roman latin le plus célèbre, *Argenis*, Peiresc s'occupant de sa publication après la mort de son ami. Le 11 février 1622, Louise de Bonnaire écrivait à Peiresc qui s'était employé à faire exécuter un portrait du défunt par le graveur Claude Mellan : « J'attends de votre courtoisie, et bonté ordinaire ce crayon qui me doit remettre devant les yeux la chose du monde la plus aymable, et aymée. »

Sur la colline du Janicule, à Rome, le couvent et l'église de Saint-Onuphre abritent des souvenirs du Tasse qui y finit ses jours. Quelques pèlerins de la poésie dramatique viennent encore voir son monument. Plus rares sont ceux qui savent que c'est là qu'est enterré Jean Barclay.

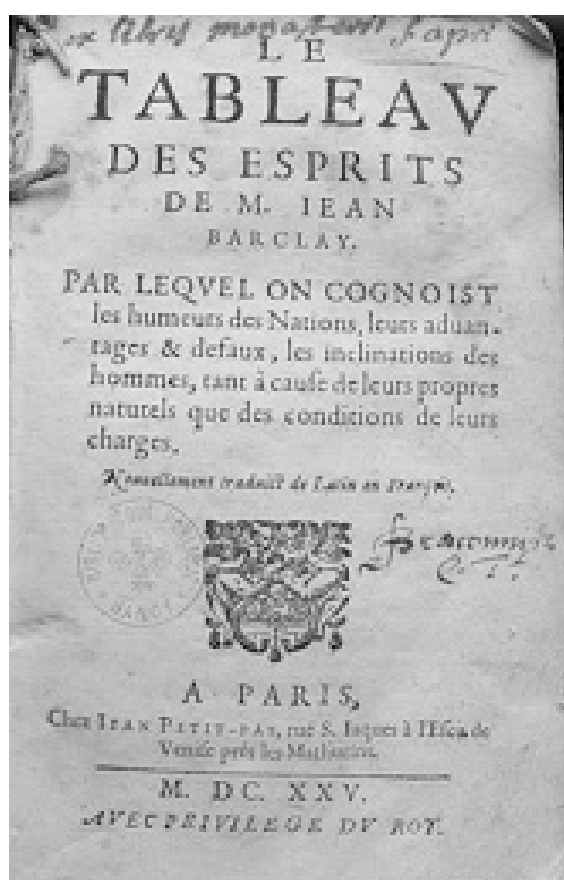
L'*Argenis*, très vite traduite ou adaptée en français et dans les principales langues de l'Europe, eut un succès de best-seller qui fit immédiatement connaître son auteur, succès qui ramena l'attention sur l'*Icon animorum*. A son tour, le livre eut des traductions. Il y eut ainsi deux traductions françaises successives, en 1623 à Reims et en 1625 à Paris, suivies par des traductions dans d'autres langues. Les deux traductions françaises sont assez différentes, la première tout à fait infidèle et même lacunaire. C'est donc l'édition parisienne de 1625, anonyme, qui a fait l'objet de l'édition critique que j'ai publiée en 2009 chez Brepols, avec Sylvie Taussig, spécialiste de Gassendi et de la philosophie française du premier XVII<sup>e</sup> siècle.<sup>[1]</sup>

[1] Jean Barclay, le tableau des esprits, éd. Critique, intr. et notes par Paulette Choné et Sylvie Taussig, Turnhout, Brepols, 2010

Sans en avoir jamais parlé auparavant, nous avons un jour découvert que le livre nous impressionnait depuis longtemps par sa force et son originalité; en un instant, nous avons décidé d'entreprendre cette publication. Il n'était cependant pas facile de prendre un parti : traduire le latin de Barclay aurait été une lourde entreprise, bien qu'il soit très classique, contrairement à celui de beaucoup de ses contemporains. Le français inélégant du traducteur anonyme, certes, n'aurait pas été jugé du meilleur goût par Boileau. Mais sa lourdeur n'enlève rien à sa probité. Partout où c'était pertinent, nous avons comparé la version de l'original latin avec celles des deux traductions françaises. Il n'y avait aucune raison de moderniser la version choisie, comme on fait trop souvent aujourd'hui avec les textes des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, et nous avons choisi de le transcrire exactement avant de l'étudier, encouragées et aidées dans cette entreprise par l'exemple et les recherches d'un autre académicien de Stanislas qui nous avait précédées en 1906, l'excellent Albert Collignon.

III. Quelles étaient les intentions de Jean Barclay avec ce « tableau des esprits » ? Et quelle était la personnalité de l'auteur, tel qu'il fut célébré dès le lendemain de sa mort par son ami Grotius, le philosophe et théoricien hollandais du droit des gens, bien connu et dont j'ai montré naguère que Callot l'avait lu et médité ?

Sous son portrait, Peiresc avait fait écrire cet éloge que je traduis : « Ecossois par sa famille, Français de naissance, Romain de Rome, qui enseigne à bien parler. » (*qui docet ore loqui* : ore renvoyant ici à la franchise de l'élocution, à l'art de parler en face, de s'exprimer avec sa propre voix). Sous sa forme concise, l'épigraphe a une portée immense, qui me dispenserait presque de gloser ce soir : un être humain se définit également par plusieurs identités, par le pays où s'enracine sa lignée biologique, par le sol qui l'a vu naître, par la citoyenneté qu'il a choisie, par la langue qu'il met à l'honneur et par les valeurs qu'il cultive et transmet. La formule est pour ainsi dire sans réplique.



2. *Le Tableau des Esprits de M. Jean Barclay...*, Paris: Jean Petitpas, 1625, in 8°.  
 Page-titre. Nancy, Bibliothèque municipale, cote 1170

La page-titre de l'édition française est une sorte de réclame qui expose l'argument et le plan du livre, c'est-à-dire « l'art de connaître les hommes » suivant leurs appartenances nationales, leur caractère individuel et leur condition sociale. L'acheteur pouvait s'attendre à lire l'un de ces livres sur les caractères des nations dont le public est toujours friand.

Il vaut mieux regarder la dédicace latine à Louis XIII, que les traductions escamotèrent d'ailleurs. Barclay rappelle à son jeune lecteur qu'il est possible de « percer le cœur des mortels » et de « les placer pour ainsi dire sous les yeux », en vertu de l'injonction socratique « connais-toi toi-même ». Mais cette connaissance relève du bien privé ; qu'en sera-t-il de la connaissance exacte et scrupuleuse d'un « grand nombre de cœurs », de leurs génies variés et de leurs passions tumultueuses ? C'est une chose d'utilité publique, ajoute-t-il, et c'est à cela qu'il va s'employer. Il s'agira dès lors d'étudier les différences que la nature a établies dans le cœur des hommes. Ces différences sont dues à trois causes :

- « les terres où ils sont nés, le premier air qu'ils ont respiré ;
- « les dons de fortune, dus à la naissance ou au hasard ;
- « enfin l'âge et les passions intimes.

La connaissance des hommes, indispensable à un souverain qui doit savoir s'entourer, est connaissance de leurs différences, non de leurs ressemblances, une philosophie morale, non une psychologie collective.

Les hommes sont dissemblables, et l'évidence de leur variété, qui parcourt tout l'ouvrage de manière fascinante, est apparue à Barclay, comme il le raconte lui-même au début du chapitre II, devant un spectacle, un spectacle de la nature, et une vue, une *veduta* au sens pictural du terme. Passage magnifique : il se promène un jour, de grand matin, écrit-il, à Greenwich, où il y a le vieux palais des rois d'Angleterre. Il monte jusqu'à une colline, et son esprit s'arrête à cette « beauté mémorable », devant le plus beau paysage « non seulement d'Angleterre, mais peut-être de toute l'Europe ». « L'immensité du ciel », la Tamise et les navires pareils à « une forêt d'hiver dépouillée de feuilles », les « grands peupliers » bordant les « grands chemins », toutes les nuances de vert de la campagne, et le plus agréable à voir, la ville de Londres au loin, « remplie d'une infinité de maisons » et dominée par « la masse du grand Temple », la cathédrale Saint Paul. Le temple se dressait, dit le texte latin, *tamquam umbone*, c'est-à-dire littéralement « comme la bosse d'un bouclier protecteur ». Le traducteur a préféré : « comme un parasol », ce qui est moins martial et plus estival, moins bien à mon avis, moins fidèle à la pensée de l'auteur. Il faut rappeler ici que la flèche de la cathédrale avait été détruite par la foudre cinquante ans plus tôt, et que la coupole édifiée par Christopher Wren après le grand incendie de 1666 n'existait pas encore. Barclay, qui décrit évidemment la tour telle qu'on la voyait sur divers documents du temps, a comme une sorte de vision prémonitoire du dôme avec cette métaphore splendide du bouclier. Sa description est l'une des plus belles évocations précoces que je connaisse d'un paysage urbain dans lequel s'associent deux images, l'une horizontale de la multitude, de la myriade des activités humaines, l'autre verticale, de la transcendance du spirituel.

Mais pourquoi un tel spectacle est-il si agréable ? se demande-t-il alors. La nature donne l'exemple à l'homme : elle charme par sa variété. La géographie physique, les climats, les astres même le prouvent ; la variété règne en toutes choses, et l'univers est affecté par des changements continuels. Approfondissant alors sa méditation de la mutabilité des choses, Barclay l'étend à l'homme, formé à l'image de Dieu, et qui « naît pour la beauté de cette variété ». Les hommes sont dissemblables de corps, d'âmes, de vertus et de vices, d'intelligences, et rien n'est plus admirable que cette variété. La beauté attachée à la variété n'était pas une idée neuve ; le peintre et architecte Alberti avait fait de la variété un précepte, au début du XV<sup>e</sup> siècle. Mais que cette esthétique vienne explicitement à l'appui de la morale, voilà qui était nouveau : comment apprécier les différences individuelles dans une communauté politique ? La différence n'est pas ce qui sépare, c'est le concert des différences qui est à l'origine de l'harmonie.



Il est remarquable que Barclay évoque les différences en termes esthétiques, picturaux mais qui se laissent aisément transposer sur le plan musical : l'idéal de la consonance de l'ensemble exclut l'idolâtrie de la singularité ; en d'autres termes, l'addition d'une multitude de replis individualistes frileux ne peut jamais donner lieu à un spectacle, à la joie d'un spectacle. Mais aussi il avertit, tout au long du livre : il ne s'agit pas de s'ouvrir à toutes les différences, car ce serait risquer de renier la sienne ; l'effusion universaliste est proche de la cacophonie. L'harmonie des valeurs est aussi délicate que celle des couleurs.

La variété que nous montre la géographie (montagnes, plaines, déserts, territoires fertiles...) se voit aussi dans l'histoire : certaines époques sont paisibles, d'autres belliqueuses ; tantôt les hommes aiment les monarchies, tantôt ils préfèrent les républiques. La barbarie revient parfois après des siècles de civilisation, et l'inverse ; les arts fleurissent et déflorissent, les bonnes lettres se dégradent dans la vulgarité. Tel est le rythme cyclique de l'histoire. Ainsi, Barclay se réjouit des progrès, à son époque, dans la politique et la diplomatie, dans beaucoup d'arts et de sciences. La conception cyclique du temps défendue par Barclay, avec son alternance d'impulsions positives et de corruption, garantit la possibilité d'un progrès modéré. Ni progrès automatique, comme le croiront les penseurs des Lumières et leurs descendants aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, ni involution inéluctable : telle est la philosophie de l'histoire que Barclay communique au jeune roi. Puisse-t-il se persuader du « riche naturel » de son époque !

Si « toute nation » change « ses mœurs & ses humeurs, selon les bourrasques des siècles qui se succèdent les uns aux autres », il existe en revanche certains traits non sujets à altération, donnés aux hommes par la région où ils naissent. Et nous voici non loin de la théorie des climats, défendue bien avant Montesquieu par Aristote, par Ibn Khaldoun et Jean Bodin, qui relèvent l'influence exercée par le climat sur la vigueur voire le caractère des habitants. Barclay ne s'y arrête guère. En moins d'une page, répliquant magistralement par avance à la *doxa* identitaire de notre temps, Barclay propose de prendre de la hauteur et de regarder le monde « depuis une tour élevée ».

En bon élève des Jésuites, il sait la vertu des dispositifs optiques qui permettent de mieux voir, des lieux élevés d'où embrasser un vaste panorama, des miroirs qui permettent de spéculer. Il donne alors trois préceptes à celui qui veut considérer le monde :

- « il convient de façonner son esprit suivant le naturel des diverses nations, être « divers avec le divers » est une forme de politesse ;
- « il faut s'attacher à connaître les peuples, leur histoire, leur territoire, leurs mœurs, leur langue ;
- « il faut fuir le chauvinisme, ne pas dénigrer ni admirer aveuglément.

On ne sait à aucun moment quel est le pays de Barclay : les caractères des nations, déterminés par toute sorte de facteurs qui s'ajoutent et se chevauchent (climat, géographie, histoire, mode de gouvernement, etc.) ont tous du positif et du négatif, de même que chaque être humain a son caractère, modelé par toute sorte de facteurs. Il choisit un point de vue neutre, entend bien ne jamais accuser, déplorer, féliciter, s'aveugler sur le mode de « la paille et la poutre ». Il écrit en latin, pour lui langue vivante, langue de référence commune, qui peut exprimer les questions les plus contemporaines. En somme, voici le citoyen du monde, nullement apatride, mais très capable de patrie, d'esprit curieux et ouvert, incarnant la philosophie de l'affirmation que l'on trouvera dans le *Traité politique* de Spinoza : « Ne pas se moquer, ne pas mentir, ne pas détester, mais comprendre. »

Dans *Le Tableau des esprits*, la connaissance des nations n'est pas toute la connaissance des hommes. Elle n'occupe que les chapitres III à IX, sept chapitres sur seize.

Barclay commence par les âges de la vie. Il faut façonner les hommes « dès le berceau », et l'éducateur, pareil au jardinier ou à l'arboriculteur, doit obvier au déterminisme psychologique. La nature « crayonne », c'est-à-dire esquisse le naturel de chacun dès les jeunes années ; les chapitres X à XII montreront en effet qu'il y a des esprits lents et d'autres prompts, des pesants et des délicats, des courageux, des téméraires et des couards, des caractères dissimulés, d'autres obstinés, des gens gais et des mélancoliques, certains qui sont sujets à l'amour, d'autres non, etc. Or le caractère se dessine très tôt et on ne le transformera pas complètement par l'éducation ; autant bien observer les différences individuelles, ce qui n'est possible que grâce à une pédagogie aimante, gage d'un bon développement de toutes les qualités. Le père et la mère doivent être présents tout au long de l'éducation. Barclay recommande l'apprentissage intensif et précoce des langues, l'emploi de tout ce qui excite l'imagination : des pages qui rappellent Montaigne et Erasme, colorées par sa fantaisie satirique. Le chapitre premier décrit donc un processus de libération à l'égard des déterminismes biologiques, de l'état de nature. Il n'est pas question ici du péché originel, l'état de nature n'est ni mauvais ni bon ; simplement, il n'est pas rationnel, il est en-deçà du développement volontaire de l'homme image de Dieu et des dons de la grâce. Le péché originel et la grâce divine ne fondent pas la science des mœurs, qui est indépendante de l'adhésion confessionnelle. La suite des chapitres, la suite de la vie montrent une succession de « libérations » à l'imitation de la première. La vie de l'homme consiste à se libérer des déterminismes extérieurs, et en fin de compte de soi-même.

Parle-t-il de l'éducation des filles? demandera-t-on. Non, parce qu'il n'est jamais question de déterminisme sexuel dans l'ouvrage. Homme de bien ou femme de bien, c'est tout un pour Barclay : dans la variété des âges et des conditions, la différenciation sexuelle n'est pas indiquée comme un caractère pertinent. Barclay s'adresse à un lecteur asexué; il décrit une personne humaine, non définie par son genre. Ce qui est dit dans ces chapitres I, X et suivants vaut pour tous les êtres, les gens de tous pays, même les Turcs. Il faut de tout pour faire un monde: de la mesure et de l'excès, des furieux, des malpolis, des gens abrutis par l'étude, d'autres par les plaisirs, des vieillards radoteurs, d'autres délicieusement indulgents. On sent bien que tout cela ferait la matière d'un roman, plutôt comique d'ailleurs; ces caractères qu'il décrit, de toute manière, se rencontrent en voyage, dans les villes, les auberges. Le cosmopolitisme européen est tout entier dans ces pages.

Le tableau des « caractères » nationaux est suivi de tableaux des caractères des hommes et des caractères des métiers. Les chapitres X, XI et XII abolissent les distinctions nationales et présentent un individu hors de son pays. L'anatomie morale vaut pour tous les pays. Le chapitre XIII est un abrégé magistral de philosophie politique sur l'évidence de l'autorité monarchique; il mériterait à lui seul un exposé. Les quatre derniers chapitres sont consacrés aux conditions sociales. Les deux derniers traitent spécialement des gens de justice et des théologiens et fondateurs de religions. Où sont, direz-vous, les gens de métier, les soldats et leurs chefs, les lettrés, les paysans, les médecins, les peintres, les musiciens, les curés de paroisse, les mendiants, les acteurs? Barclay a fait le choix de restreindre son étude à ceux qui sont proches du pouvoir politique et religieux, ceux qu'il connaît le mieux pour les avoir fréquentés en France, en Angleterre, en Italie et ailleurs, qui sont aussi ceux auxquels il s'adresse. Les autres, il ne les méprise aucunement. Ils sont bien présents dans les chapitres sur les nations, à travers cent notations attentives sur le commerce, l'artisanat, l'agriculture, la guerre, les arts, dont nous avons pu faire un long catalogue à la fin de notre édition. Barclay s'intéresse aux métaux, aux animaux domestiques, à la forêt, aux mines, à la musique... Son étude est, à la façon de Montaigne, « d'après nature », il le revendique. Aussi s'attarde-t-il sur des questions d'actualité: la vénalité des offices, la chicane, les duels.

Mais l'Europe selon Barclay? Bien qu'il soit dédié au jeune roi, *Le Tableau des esprits* ne relève pas du genre des « miroirs des princes », répandu depuis le Moyen Âge et qui continuait d'être pratiqué en Espagne. Non, le livre s'adresse à tout honnête homme, et même il entend contribuer à sa formation. Il n'est pas pour les pédants, les cuistres que Barclay fustige à plaisir. Aussi ne se réfère-t-il pas à l'Europe des savoirs établis et des universités, mais plutôt à ce qui deviendra le Grand Tour des voyageurs, en dehors des institutions et des

diplômes, mais vivifié par les échanges culturels. Et à ce lecteur, monarque ou sujet, il commande : « Réforme-toi. »

L'Europe n'est presque pas nommée, mais elle existe absolument. Sa stabilité est garantie par le fait qu'il existe effectivement partout à peu près les mêmes institutions politiques, une même forme de l'État, *mutatis mutandis*; ainsi peut-on décrire les hommes qui remplissent ces offices à peu près de la même façon de l'Atlantique à l'Oural, sans tenir compte de leur nationalité. Comme le roi est sanctifié par sa couronne, de même les personnes sont travaillées par leurs fonctions sociales, avec des effets sur leur caractère personnel ou national. D'où, disons-le encore, la désignation en creux d'un lectorat unifié : partout, des grands, des magistrats, d'où l'évocation des hostelleries et des déplacements. Il existe des différences locales, de la couleur locale, ici ou là un plus grand danger de mal manger, de se faire détrousser ou d'attraper des puces, mais globalement, les formes sont les mêmes.

Quelles sont les frontières de l'Europe? que représente l'Europe dans le monde? Le livre est écrit à un moment de paix relative, dans ce moment d'équilibre entre la fin des guerres de religion, et la conflagration de la guerre de Trente Ans, et ce moment peut à bien des égards apparaître comme un nouveau siècle d'Auguste. Même la frontière orientale avec l'Empire ottoman est stabilisée depuis la paix de Zsitvatorok en 1606. Les ténèbres se sont dissipées, et le livre baigne dans la lumière. Lumières de la langue d'abord, le latin qui est langue commune et œcuménique de l'Europe de la République des Lettres. La paix favorise la communication entre les personnes; elle fait ressortir l'unité dans la différence. Le territoire que décrit Barclay est poreux, facile d'accès, rempli de voyageurs qui circulent librement, pour ainsi dire spirituellement aéré. Telle est l'Europe. Telle elle devrait être. Son nom est employé seize fois, mais jamais au sens actuel d'un concert politique. En revanche, elle est représentée dans une métaphore organique classique, celle d'un corps, que les guerres ont si souvent horriblement démembré. Barclay ne déploie pas pour autant le mythe de l'Age d'or. L'Europe traverse une phase de faiblesse qui a deux causes : la force des autres (la Chine et surtout l'Empire ottoman), et les divisions internes. Le livre est parcouru par ce sentiment d'une double perte de substance qui nous paraît aujourd'hui très actuel. Mais, dit Barclay, puisque les armes se sont tues, le meilleur est à venir, c'est-à-dire une Europe de la prospérité, de l'agriculture, des beaux-arts, de l'éloquence, de la circulation des biens et des personnes. Vision utopique hélas. En 1618, les nations vont entrer dans une guerre qui durera trente ans et davantage. Il faudra attendre le siège de Vienne en 1683 pour que l'union se fasse contre la menace turque. Lorsque parut la traduction de l'ouvrage, en 1625, la situation était bien différente de celle de 1614, date de l'édition latine. En 1625, les armées de Louis

XIII envahissaient la Valteline, le siège de Breda donnait la ville aux Espagnols, les armées impériales intervenaient en Basse-Saxe : la guerre était installée en Europe. Malgré son optimisme, Barclay, lucide, invite à la vigilance : les armes ont été posées presque partout, mais peut-être le mal couve-t-il, « plus grand sous le repos périlleux ».

Et qu'est-ce que l'Europe dans l'immense univers ? Presque rien, un château à la proue du monde. L'Asie et l'Afrique, seuls les marchands et les marins en connaissent un peu la périphérie. Les Perses sont impies et trop éloignés. Les Indes orientales ne sont guère fréquentées que par les Portugais. Les Chinois fuient tout commerce avec les étrangers. L'Amérique est l'exclusivité des Espagnols. Les terres australes ne font plus autant rêver qu'au XVI<sup>e</sup> siècle, il n'y a rien à en attendre. Bref, « il y aurait plus de curiosité que de profit » à s'occuper de ces pays lointains ; il fait bon les étudier, mais on n'en retirera guère d'enseignements quant aux mœurs. Barclay veut faire un livre utile ; le savoir doit être orienté vers le bien public. Et puis, dans les terres du bout du monde, les habitants ne travaillent pas assez à réformer leur caractère. La spécificité de l'Europe, c'est justement la libération des prisons, prisons matérielles et prisons de l'esprit. Aussi la Russie, « née à la servitude », est-elle fort en bas de son classement ; les Russes ont des prières comme nous, mais ils ânonnent leurs prières. Cependant, il n'est aucune loi si absolue qu'elle ne comporte des anomalies ; à preuve, dans ce pays de froidure, les melons peuvent tout de même mûrir. Le livre est plein de ces démentis pittoresques, utiles pour dégonfler les stéréotypes.

L'Europe se suffit de ses limites ; ce sera exactement la conclusion de la pièce de théâtre de Richelieu, *Europe*, jouée pour la première fois en 1642. Bien que Barclay ait lu comme un autre les récits et descriptions des voyageurs, et qu'il ait sans doute présente à l'esprit la colonisation des peuples lointains, ce n'est pas ici le sujet. Il ne traitera pas des peuples inconnus, éloignés. L'Europe, ce sont « les peuples de notre monde et de notre naturel ». Et c'est l'Europe qui pourra éclairer les contrées exotiques prisonnières de la superstition, de la tyrannie ou de l'état de nature.

Un détail me frappe, l'importance que Barclay accorde au verre à vitre, aux fenêtres vitrées. Elles sont rares en Italie, pays de haute civilisation pourtant, où on les remplace encore souvent par le papier huilé. Et où Barclay a-t-il vu du verre à vitres, si ce n'est en Lorraine, la Lorraine qu'il ne mentionne pas une seule fois ? On se souvient peut-être de ce passage du journal de voyage de Montaigne : « En toute cette contrée, depuis Epinal, il n'est si petite maison de village qui ne soit vitrée, et les bons logis en reçoivent un grand ornement, et en dedans et en dehors, pour en être fort accommodés, et d'une vitre ouvrée en plusieurs façons », écrit-il. (*Journal*, 29 septembre 1580). Si le livre est une

échauguette d'où observer le monde, être Européen, c'est avoir des fenêtres, être ouvert sur l'extérieur et le considérer.

En sept chapitres, voici donc les territoires, les nations et les peuples qui composent l'Europe. D'abord la France, « nation excellente en vertus & actions généreuses », la patrie de l'auteur. La Grande-Bretagne en second, patrie de ses ancêtres, insulaire, illustre, diverses, « un autre monde dans l'Océan ». Le chapitre suivant, Allemagne et Pays-Bas, commence en parodiant Tacite : « Le Rhin sépare des Gaules toute la Germanie », mais Barclay met ce constat au passé : « Le Rhin bordait jadis la Germanie et maintenant il traverse au milieu d'icelles. » Il souligne ainsi la dépendance à l'égard du Saint-Empire des Etats « welsches », Alsace, Suisse, Pays-Bas et Lorraine. Dans son tableau géographique de l'Europe, la notion de frontière naturelle est absente. Ce sont plutôt des ensembles physiques modelés par des bassins fluviaux, et surtout des ensembles historiques et culturels, façonnés par l'histoire de chacun. Ni les montagnes ni les fleuves ne servent à borner les nations. Le Danube tranche l'Europe par le milieu. L'Italie fut jadis limitée par une rivière, le Rubicon, une sorte de « lieu de mémoire » plutôt qu'un cours d'eau en somme, comme le montrerait par exemple le détail d'une carte de la galerie des cartes géographiques du Vatican ; l'Italie s'étend à présent jusqu'aux Alpes. Elle a été façonnée par la grandeur romaine (même si, comme il dit, ces « nerfs » ont été coupés). L'identité nationale dépend aussi considérablement du choix d'un modèle de souveraineté. La Pologne se définit par sa préférence pour la monarchie élective, qui a beaucoup d'inconvénients selon Barclay, etc. Il nous donne à lire nombre de réflexions très fines et nuancées, par exemple sur les Français dénigrant leurs compatriotes à l'étranger, la frugalité des Espagnols, les disputes théologiques auxquelles se plaisent les Britanniques. Aussi les poncifs rebattus (par exemple l'ivrognerie des Polonais ou des Flamands) perdent-ils de leur importance sous sa plume : leur portée se rétrécit, ils se réduisent à des singularités inouïes, des anecdotes amusantes racontées avec brio.

En somme, Barclay est plus attentif aux spécificités qui unissent qu'à celles qui séparent. Ainsi l'Espagne, insulaire au fond, est comme le boulevard méridional de l'Europe, son rempart, et pourtant « elle joint la Gaule à l'Afrique ». Les Pays-Bas espagnols catholiques et les Provinces-Unies diffèrent moins qu'ils ne se ressemblent, par la complexion des habitants, l'opulence des villes, l'application aux lettres, que celles-ci soient cultivées par les conseillers d'un prince ou par les éminents esprits qui exercent des charges dans la République batave. Les convergences culturelles importent plus que les divisions politiques.

L'histoire est l'immense creuset où se sont faits les déplacements et les mélanges ethniques. Mais pour Barclay, la sédimentation génétique, les métissages

n'ont pas de valeur pour décrire la réalité; l'identité ethnique, si elle existe, n'est repérable que par quelques traits objectifs mais impossibles à rationaliser. Ainsi les invasions des Huns en Pannonie: les Huns, qu'ont-ils laissé en dehors de leur nom au pays, la Hongrie? Les Hongrois, certes, sont amateurs de chevaux, mais qui sait si cette particularité leur vient de leurs ancêtres? Il est, dit Barclay, «difficile de connaître le naturel du pays», et cette difficulté tient à des causes politiques, la domination turque dans une grande partie des Balkans. S'il mentionne – et admire – le costume oriental et les armes des Hongrois, leur bravoure, c'est pour mieux souligner leur amour de la liberté et leur résistance au joug turc. Parler de l'Europe orientale et de sa mosaïque de peuples, c'est parler de leur assujettissement au despotisme ottoman et de l'horrible ruine causée dans les populations par les interventions militaires organisées par l'Europe chrétienne. Dans ces territoires, «les gens de guerre ont laissé quelques-unes de leurs humeurs» et provoqué la décomposition sociale et morale.

A l'époque de Barclay, la littérature et l'iconographie sur les «caractères des nations» sont très répandues. Si les recueils de costumes charment par leur pittoresque, les lieux communs propagés par les guides et les descriptions insistent sur des différences qui peuvent paraître irréductibles. Or Barclay, lui, se défend de toute différenciation culturaliste. L'autre qu'il décrit est le même, ou il est l'un des visages de soi, soi étant quelque chose qui n'est pas du tout donné, mais un chaos complexe. Chez l'autre, on peut aller comme chez soi, on descend dans ses auberges, on mange la même chose, on se fait comprendre, on parle de la même chose avec la même langue, on a des références historiques communes, et même les plantes sont les mêmes, le blé, le vin, le melon, le safran... Derrière toute la diversité, il n'y a que de l'unité.

L'Empire ottoman, qui a à la fois une religion du destin et un régime politique despotique, constitue un repoussoir parfait à l'idéal de liberté personnelle et politique décrit par Barclay. L'histoire même des Turcs illustre un inexorable déterminisme ethnique, qui contredit tout ce qui est établi par ailleurs: cette «nation farouche», «peste publique du monde», a déferlé sur d'immenses territoires; son naturel est sauvage, «dépouillé de toute humanité» et elle «persiste en la férocité de ses ancêtres». Les Turcs opposent même un démenti à la théorie des climats: ils prouvent qu'un peuple cruel peut vivre sous un ciel doux et serein. Le Turc est absolument l'ennemi, clairement désigné: Barclay partage la certitude de tous ses contemporains. L'empire ottoman ne constitue pas une catégorie abstraite qui permettrait de faire ressortir l'identité; c'est un péril réel, aux portes, à la fois à l'Est et au Sud, dans la Méditerranée. Le Turc est si proche que les chrétiens trouveront peut-être enfin le moyen de s'unir et de corriger les erreurs politiques du passé. Car l'ennemi «s'est plus avancé par nos défauts que par ses vertus». Donc le Turc permet de préciser les problèmes

géopolitiques de l'époque. Très concrètement, l'Europe doit lutter contre deux dangers, les divisions intérieures et le péril extérieur. Contre la menace de l'ennemi turc clairement désigné, l'unité de l'Europe chrétienne est une urgence. Mais rien sur terre n'est à l'abri des vicissitudes de fortune, qui font varier les destinées des empires, des peuples et des âmes de même que change la nature du sol et le relief des paysages. Et le despotisme des sultans donne lieu à de telles turpitudes que Barclay l'optimiste promet des frémissements de révolte parmi les musulmans.

A l'égard des Juifs, il est plein de préjugés défavorables. Il ne considère d'ailleurs que les Juifs de l'Empire ottoman. Leur grande trahison est leur rapport aux musulmans, le fait qu'ils n'ont pas choisi leur camp. Le Juif est d'ici et de là-bas, et il préfère être là-bas, aussi comment ne pas soupçonner qu'il sera un traître possible en cas de guerre? Or Barclay n'a pas un seul mot sur la religion juive. Il l'ignore. N'en est-il pas du tout instruit? Le livre ne permet pas de répondre. Il faudrait scruter sa correspondance. Notre auteur est lui aussi prisonnier des opinions de son temps.

Dans une copie d'histoire, un élève de Terminale L, en 2008, définissait ainsi l'identité: «Corpus de valeurs partagées par l'ensemble d'une communauté humaine, manifestant représentations et images concrètes de ses valeurs. C'est aussi un ensemble de pratiques et d'usages communs.» Telle est la nouvelle *doxa*, répandue dans la langue courante. C'est très bien. Mais remarquons que les notions du même et de l'autre, catégories fondamentales de la pensée, sont devenues au XX<sup>e</sup> siècle des catégories des sciences sociales, puis désormais des armes idéologiques. Paru au lendemain de 1968, le *Dictionnaire de la langue philosophique* de Foulquié donnait pour la première fois une définition sociale promise à l'avenir que l'on sait : le sentiment d'identité serait procuré par le fait de posséder «une Floride crème», ou «le même indice de traitement». En revanche, le *Trésor de la langue française* ignore encore cette acception et continue d'illustrer la sémantique psychologique, logique et mathématique traditionnelle: l'identité est le caractère de ce qui est identique. Le mot *identitas* est une construction linguistique de la latinité tardive, qui n'apparaît que chez les auteurs chrétiens à propos de la Trinité, dans les controverses contre l'hérésie arienne. Marius Victorinus, un rhéteur originaire d'Afrique du Nord, nouveau converti, était âgé de plus de soixante-dix ans lorsqu'il l'employa dans ses traités *Contre Arius*, pour expliquer que les trois personnes de la Trinité, qui ont des noms et des opérations différents, sont une même personne. L'histoire du mot le rattache donc à la théologie, mais il surgit dans un contexte de débats, et aujourd'hui encore il est très polémique.



Aussi me semble-t-il que le livre oublié de Barclay est encore d'une très vive actualité, avec son trésor d'objets offerts à l'observation et à la réflexion à la fois morale et politique. Dans le *Tableau des esprits*, ce qui prévaut, c'est la douceur de ton. Elle est comme l'effet naturel d'un esprit libre et ouvert, sans éclat héroïque, le signe de la confiance dans la vie civilisée, dans la civile conversation entre les hommes.